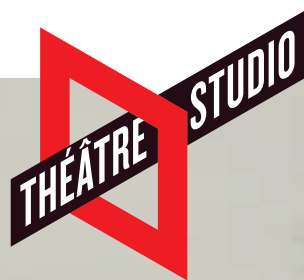


DOSSIER DE PRESSE



16, rue Marcelin Berthelot
ALFORTVILLE

SAISON 2017-18



Alfortville

PLAINE CENTRALE
DU VAL-DE-MARNE
COMMUNAUTE D'AGGLOMERATION



VAL de
MARNE
Le département

ile de France



Saison 2017 -2018

un événement
Télérama

en partenariat avec

la terrasse

Relations presse :

Agence DRC / Dominique Racle
+ 33 6 68 60 04 26
dominiqueracle@agencedrc.com

Visuel saison :

NOISE

www.noise.fr

SOMMAIRE

ÉDITORIAL	3
PROJET ARTISTIQUE	4
TRIUMVIRUS	6
AUTO-ACCUSATION	8
ANTIGONE FAILLE ZERO DAY	10
OBSESSION DE LUNE	12
LA CERISAIE	14
DÉCRIS-RAVAGE	16
LE MONDE DANS UN INSTANT	18
PARFOIS LE VIDE	20
4.48 PSYCHOSIS / BLASTED	22

ÉDITORIAL

Décidément il n'y a plus de saison...

il n'y a que des combats

contre l'indifférence

la trahison

la peur

les peurs

la communication en place de culture

la consommation en place de pensée

la fin de l'Histoire

la fin des histoires.

Nous espérons partager les effractions

les engueulades

le bruit

les mots

les sens

l'intranquillité.

Cette année nous continuons à résister.

Nous résisterons jusqu'au bout de nos forces.

Nous ferons tout pour qu'une fois l'indifférence morte, les lucioles retrouvent le goût de s'allumer.

Christian Benedetti

PROJET ARTISTIQUE

Ce serait l'histoire d'une génération qui avait 31 ans à la chute du mur et qui n'a pas compris que la nouvelle donne qui était proposée était vouée à l'échec. Alors, dans cet écart entre ce que la société voudrait véhiculer de l'homme et ce qu'il peut être effectivement, nous tentons d'être un carrefour.

"L'eau est l'espace des poissons, tous leurs problèmes et toutes leurs questions de poissons sont résolus dans cet espace. Il est langage de l'Histoire. Si nous ne pouvons répondre aux questions que pose le théâtre, cela signifie que l'univers n'est pas l'espace de l'être humain et qu'aucune inscription de l'Histoire n'est possible. Le théâtre ne doit pas prouver ou démontrer un point de vue, il doit produire du sens".

Edward Bond

Le site de la parole a changé, géopolitiquement.
Et nous devons traiter du site.

Le Théâtre-Studio est à Alfortville sur le site de la parole.

La banlieue / la périphérie / est le territoire sur lequel l'enjeu de dire et celui de la représentation du monde sont essentiels.

C'est aussi l'endroit de transformation du langage.

C'est pourquoi ce projet développe une politique volontaire d'association avec des auteurs, des metteurs en scène, des traducteurs, des vidéastes, des peintres, des chercheurs... tous ceux qui veulent porter avec nous l'objectif du projet artistique commun dans un outil partagé.

Aujourd'hui... Théâtre-Studio pour... quoi faire ?

Le Théâtre-Studio à Alfortville, n'est pas un théâtre au sens de l'économie.

C'est un théâtre au sens étymologique (l'endroit d'où l'on regarde) et au sens politique.

Un théâtre de la distance (comme l'image a besoin de la distance pour être vue, le théâtre a besoin de distance pour faire son travail).

C'est un lieu de recherche, de laboratoire et de fabrique.

Un lieu de « collisions signifiantes ».

Un lieu d'écriture, de résidence dans le temps.

Un lieu des premières fois, dans une perspective de transmission et de partage où les conversations peuvent se poursuivre, s'interrompre et se reprendre au fil de la pensée et du temps.

Un lieu de Croisement(s)... Allant droit et Allant vers, de rencontres avec des êtres.

C'est un lieu de « braquage » et d'intranquillité.

Une association d'auteurs, de traducteurs, de metteurs en scène, de comédiens, de techniciens, de « personnes autour » ... soucieux d'inventer des nouvelles formes de représentation, de production et de diffusion...

Pas seulement dans un souci de changer uniquement la façon de faire, mais dans un souci de faire en sorte que change aussi la façon de regarder.

Le temps théâtral n'est pas le temps de la productivité, de l'économie de marché, il est celui singulier de la respiration de celui ou celle qui conduit le projet.

Le temps de son regard, de sa réflexion, de sa pensée, de sa décision, de l'action et de l'énergie du sens.

L'espace du théâtre est l'espace où la société se pense et se construit.

Le Théâtre-Studio s'inscrit délibérément dans le tissu urbain, dans une volonté de partage de ces liens fragiles et de l'imaginaire, avec les hommes et les femmes qui résident sur le territoire où nous travaillons.

TRIUMVIRUS

CRÉATION

NINA VILLANOVA

À PARTIR DU 31 OCTOBRE 2017 À 20H30

RELÂCHE LES DIMANCHES, LE MERCREDI 8 ET LE JEUDI 9 NOVEMBRE 2017

CONCEPTION / RÉALISATION : NINA VILLANOVA
ASSISTÉE DE MAYYA SANBAR
AVEC MARINE BEHAR, JULIE CARDILE, ZOE HOUTIN, NINA VILLANOVA
CRÉATION SONORE : JEAN GALMICHE
CRÉATION LUMIÈRE : HUGO HAMMAN
SCÉNOGRAPHIE : EMMA DEPOID
CONCEPTION GRAPHIQUE : GREGOR DARONIAN KIRCHNER

PRODUCTION : CIE POINT DE FUITE
PRODUCTEUR DÉLÉGUÉ : THÉÂTRE STUDIO D'ALFORTVILLE
COPRODUCTION : THÉÂTRE-STUDIO D'ALFORTVILLE
AVEC LE SOUTIEN Fonds d'Insertion pour Jeunes Artistes Dramatiques, (D.R.AC. et Région Provence-Alpes-Côte d'Azur.), JTN.

DU LUNDI AU SAMEDI À 20H30

REPRÉSENTATION EXCEPTIONNELLE LE 9 NOVEMBRE 2017 À 20H AU THÉÂTRE ANTOINE VITEZ

*Il y a quelquefois des rencontres de hasard qui se transforment en évidence, en complicité, et qui changent notre perception du temps.
C'est quelque chose de cet ordre qui s'est passé avec Nina Villanova.
Nous nous sommes rencontrés à Avignon. Nina m'a parlé des trois pièces de Tchekhov que nous avons jouées à La Criée, puis d'Edward Bond avec qui elle savait que j'étais associé, Sarah Kane que j'avais connue, puis d'elle, de son travail de ses aspirations, de ses rêves.
De son point de vue sur le monde, sur le théâtre, sur sa faim de faire.
Nous avons parlé beaucoup beaucoup.
Ri beaucoup.
Nous avons décidé de ne pas nous arrêter de dialoguer, de partager des projets, des pensées, des envies. Elle est désormais metteur en scène associée au Théâtre-Studio. Elle sera aussi mon assistante dans mes prochains spectacles, elle jouera aussi. Elle sera présente au Théâtre-Studio tous les jours et participera à tout ce qui concerne la marche du théâtre.*

Christian Benedetti

« *Ma vie m'apparaît comme la crise continue, torturante, d'une terrible maladie qui traîne. Et moi je ne fais qu'attendre et attendre l'issue de cette crise, d'une manière ou d'une autre. Je n'ai pas peur du futur, que la fin arrive seulement vite, n'importe quelle fin...* »

TriumVirus volet 1 – pièce / montage en douze tableaux pour quatre actrices – est une réflexion sur la dette, son accumulation et sa conséquence indéfectible : la crise. Cycle qui semble se répéter à l'infini et nous plonger dans un état d'exception permanente. ETAT D'EXCEPTION PERMANENTE. Ça donne presque la migraine, l'envie de s'allonger, de fixer une légère fissure sur le plafond blanc du crâne, aphasie chronique, dépression médicamenteuse, de toute façon, à quoi bon ? Hein ? Bref. La crise de la dette est cet état d'exception. Au même titre que l'état d'urgence, elle agit comme un instrument de pouvoir qui capture le temps à venir, empêche toute alternative et provoque ce sentiment indéniable d'impuissance contemporaine.

C'est ce paradoxe que nous interrogeons – et avec lui les stratégies des pouvoirs en place – au moyen de divers matériaux :

Les événements survenus en Grèce à partir de 2009, communément appelés « la crise grecque », sont notre terrain d'analyse initial. À cela s'ajoute divers textes théoriques, poétiques, pièces de théâtres, films, documentaires, musiques qui agissent comme un cadre au déploiement de la pensée et de l'imaginaire. Ce cadre est un support qui m'a permis d'écrire TriumVirus. En dehors des miens, j'utilise les mots de Franz Kafka À la colonie pénitentiaire / Molières Le malade imaginaire / John Cassavetes Une femme sous influence / Jules Romain Knock / Victor Hugo La légende des siècles / et quelques citations de personnalités politiques et médiatiques.

C'est à partir de ces fragments et de l'expérience sensible que nous en faisons au plateau que j'agence et monte le spectacle.

TriumVirus volet 1 est donc une pièce/montage où 4 actrices s'amuse à jouer une multitudes de rôles jusqu'à la confusion et le délire le plus total. Pas d'histoire linéaire donc, mais des bribes qui s'enchevêtrent et créent une forme sensible, déjantée et grinçante.



©O.Allard

NINA VILLANOVA commence une formation professionnelle en 2009 au Studio de formation théâtrale de Vitry. Elle y restera trois ans et travaillera entre autres avec Emmanuel Vérité et Sabrina Baldassera. Elle y fera sa première mise en scène, une adaptation du *Horla* d'après de Guy de Maupassant. Ce projet n'aura pas de suite car elle intègre l'ensemble 22 de l'ERAC en 2012. Elle y rencontre Cécile Pauthe, Valérie Dreville, Agnès Regolo et Julien Gosselin. En 2015, dans le cadre de son cursus, elle adapte et met en scène *L'attrape-cœur* de J.D Salinger. Sortie diplômée de son école, elle jouera dans *Das ist die galerie* mise en scène par Linda Duskova au nouveau théâtre de Montreuil. En janvier 2017, elle crée la compagnie Point De Fuite.

AUTO-ACCUSATION

CRÉATION

FÉLICITÉ CHATON

DU 17 AU 27 JANVIER 2018 À 20H30

RELÂCHE DIMANCHE ET LUNDI

TEXTE : PETER HANDKE

NOUVELLE TRADUCTION : FÉLICITÉ CHATON ET SARAH BLUM

AVEC XAVIER LEGRAND

MISE EN SCÈNE : FÉLICITÉ CHATON

COLLABORATION ARTISTIQUE : ANGÈLE PEYRADE

LUMIÈRE ET SON : MARINETTE BUCHY

PRODUCTION : CIE PROCESSES

SOUTIENS : LA LOGE, SHAKIRAI, CURRY VAVART, LA GIRADOLE, LE CARREAU DU TEMPLE, LA NEF et LILAS-EN-SCÈNE

J'ai vu le spectacle en sortie de résidence aux Lilas.

J'ai été fasciné par le travail de Xavier Legrand.

Je le connaissais ... Il a joué Treplev dans la Mouette et Touzenbach dans Trois Soeurs.

J'ai joué dans son court-métrage récompensé aux Césars : « Avant que de tout perdre ».

Oui, je connais Xavier ou du moins je croyais le connaître.

Ce spectacle ouvre des perspectives inouïes sur ses capacités d'acteurs, surveillées attentivement et précautionneusement par Félicité Chaton...

Eh oui ...

Maintenant à vous de le découvrir

Christian Benedetti

Avec humour et sans complaisance, un homme s'accuse de tous les maux du monde pendant 50 minutes. L'obstination de l'homme à se considérer coupable devient peu à peu une folie du langage. L'effet miroir est garanti : le texte est corrosif, enlevé, vertigineux.

« Je suis devenu à moi-même une question. J'ai perdu mon temps. Je ne me suis pas réveillé à temps. J'ai voulu retenir le temps. J'ai voulu faire avancer le temps. Je me suis retrouvé en contradiction avec le temps. Je n'ai pas voulu grandir. Je n'ai pas voulu mourir. Je n'ai pas laissé les choses venir à moi ».



© J-F.Marlotti

XAVIER LEGRAND se forme au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris. Il a joué au théâtre, à la télévision et au cinéma sous la direction de nombreux metteurs en scènes : Christian Benedetti, Christian Schiaretti, Julie Brochen, Jean-Yves Ruf, Nicolas Maury, Brigitte Sy, Benoit Cohen, Laurent Bazin, Alexandre Zeff, Gaëtan Vassart, Cristèle Alvès-Meira. Également scénariste et réalisateur, son premier film *Avant que de toute perdre* est nommé aux Oscars en 2014 et reçoit de nombreuses récompenses à travers le monde dont le César du meilleur court métrage en 2014. Son premier long métrage *Jusqu'à la Garde*, a reçu le Lion d'Argent et le prix de la première œuvre à La Mostra de Venise 2017 et sortira en salle le 7 Février 2018.

ANTIGONE FAILLE ZERO DAY

CRÉATION

MAÏANNE BARTHÈS

DU 6 AU 17 FÉVRIER 2018 À 20H30

RELÂCHE LE DIMANCHE

ADAPTATION LIBRE DU MYTHE D'ANTIGONE

ECRITURE ET DRAMATURGIE : LUCIE VÉROT

MISE EN SCÈNE MAÏANNE BARTHÈS

AVEC : MOHID ABID, FANNY CHIRESSI, SLIMANE MAJDI, CHARLOTTE LIGNEAU, CECILIA STEINER

SCÉNOGRAPHIE : ALICE GARNIER JACOB

LUMIÈRES : YANN LORIC

MUSIQUE: ALAIN FERAL

PRODUCTION : CIE SPELL MISTAKE(S), EN PARTENARIAT AVEC LE GEIQ THÉÂTRE COMPAGNONNAGE LYON

SUBVENTION / VILLE DE SAINT-ETIENNE et DÉPARTEMENT DE LA LOIRE

Avec Maïanne nous continuons à explorer les chemins des révolutions empruntés ensemble lorsqu'il y a trois ans elle était venue avec ROUGE.

Elle revient cette fois avec ANTIGONE - FAILLE ZERO DAY

Comme pour ROUGE je ne connais pas le spectacle ... il n'est pas encore créé.

C'est une affaire de compagnonnage, d'accompagnement avec Maïanne.

Je suis heureux qu'elle revienne "à la maison" avec un enfant et un nouveau spectacle.

Un autre chemin s'ouvre. Je le lui souhaite beau.

Maintenant j'ai hâte de découvrir avec vous.

Christian Benedetti

Antigone, c'est celle qui a dit non. Elle est cette héroïne romantique, symbole du courage, celle qui s'élève face à l'injustice. Parce que le mythe d'*Antigone* fait partie d'un imaginaire partagé, il est possible de l'emmener ailleurs. Retrouver la figure familière et l'introduire dans un nouveau décor. Loin de l'agora athénienne, ici, dans notre réalité, notre monde contemporain.

Nous avons vite su que nos Antigones pourraient très bien être d'Athènes, de Paris, ou de Kandahar. Nous avons vite su que nos Antigones seraient nombreuses et nombreux. Un cas de désobéissance civile a particulièrement retenu notre attention : celui des hackers, des hacktivistes, et notamment des Anonymous. Leurs armes ne tuent pas, mais le contre-pouvoir qu'ils représentent semble potentiellement puissant, quoique difficile à évaluer et sujet à tous les fantasmes. En témoigne la disproportion entre les peines prononcées à l'encontre de ceux qui se font prendre, et les actes pour lesquels ils sont condamnés.

Dans notre histoire, Antigone sera donc le pseudonyme et l'avatar d'une hackeuse, qui un jour, décide de dire «non» aux prescriptions autoritaires d'une finance globalisée en s'attaquant, via internet, à l'une de ses institutions.

Maïanne Barthès et Lucie Vérot



© N.Nova

Formée à l'Ecole Nationale Supérieure de la Comédie de Saint-Etienne, **MAÏANNE BARTHÈS** joue sous la direction de François Rancillac, Olivier Morin, Laurent Hatat... De 2008 à 2015 elle co-dirige avec Hugues Chabalier la Cie United Mégaphone, au sein de laquelle elle met en scène *Je hais les voyages et les explorateurs* d'après Copi et *Will Self* et *Rouge* d'Emmanuel Darley (Comédie de Saint-Etienne / Théâtre Studio d'Alfortville / NTH8, Lyon / Théâtre de la Minoterie, Marseille). Comédienne, elle travaille sous la direction d'Hugues Chabalier, Richard Brunel... En 2015, la Comédie de Valence lui commande la mise en scène d'*Une Abeille d'Arménie* de Lancelot Hamelin. Ce spectacle sera repris en Comédie Itinérante d'Octobre à Novembre 2015. En 2016, la Comédie de Valence lui passe une nouvelle commande sur le thème de la théorie du complot aux côtés de l'auteure Lucie Vérot. *Prouve-le* fut créé le 13 Mars 2017.

Après des études de Philosophie et un Master d'Etudes théâtrales dirigé par Georges Banu, **LUCIE VÉROT** intègre en 2014 la section Écrivain dramaturge de l'ENSATT où elle est actuellement en deuxième année de formation. Son premier texte porté à la scène : *Le Gène de l'orchidée*, a été présenté en Avril 2014 à la Comédie de Valence, dans une mise en scène de Luc Chareyron, suite à une commande dans le cadre des Controverses de la Fabrique. Parallèlement à sa formation à l'ENSATT, elle collabore actuellement en tant que dramaturge avec la jeune compagnie *Le Cri du Lombric* pour sa première création : *Ceux qui naissaient* (écriture de plateau), dont les premières dates ont eu lieu du 19 au 22 avril 2016 à La Loge (Paris). En 2016, la Comédie de Valence lui passe une nouvelle commande sur le thème de la théorie du complot aux côtés de Maïanne Barthès. *Prouve-le* fut créé le 13 Mars 2017.



© S.bex

OBSESSION DE LUNE

SOEUF ELBADAWI

LES 23 ET 24 FÉVRIER 2018 À 20H30

LECTURE SCENIQUE D'APRES UN DHIKRI POUR NOS MORTS LA RAGE ENTRE LES DENTS
TEXTE DISPONIBLE AUX EDITIONS VENTS D'AILLEURS (PRIX DES LYCEENS, APPRENTIS ET
STAGIAIRES D'ILE-DE-FRANCE EN 2014).

MSAIDUMBIO SOEUF ELBADAWI
AVEC CHRISTIAN BENEDETTI
A LA GUITARE RIJA RANDRIANIVOSOA
REGIE TECHNIQUE MATHIEU BASSAHON
DUREE 1H00

PRODUCTION O MCEZO* CIE / WASHKO INK./ FESTIVAL INTERNATIONAL DES FRANCOPHONIES EN
LIMOUSIN/ BILLKISS

Il y est question de poétique, d'esthétique et de politique, d'une manière de se concevoir, d'établir un rapport à soi et au monde. « Le poétique, confie Glissant, ce n'est pas simplement la poésie, les poèmes, c'est une manière d'imaginer, de vivre, d'agir, de dresser des états provisoires qui ne sont pas définitifs et qui ne se présentent pas sous la forme de bilans, une manière de faire entrer l'imaginaire dans la pensée »

«J'ai dit que l'on me brûle et que l'on me livre cendre morte à l'ombre du ventre défait/ Comme ces restes d'homme qui par milliers se noient sous le lagon au crépuscule d'un matin sans brumes». Une poétique du «land of loose» : images et non-dits d'un peuple défait. Histoire d'un cousin disparu, d'un pays de cadavres- debout, d'un archipel à la dérive. Un récit tout en fragments, écrit depuis l'entrée nord du Canal de Mozambique, au rythme de l'idumbio — tradition comorienne de la complainte de deuil — en hommage aux victimes du tristement célèbre Visa Balladur.

*Soeuf porte pour moi une parole essentielle, majeure et inévitable.
C'est pour cela qu'il est ici !*

Un personnage et son auteur, sur le plateau.

Le premier vient de perdre son cousin, le second raconte comment il en est venu à raconter cette histoire d'un pays qui se meurt. Une poétique du « land of loose » : « *J'ai dit que l'on me brûle et que l'on me livre cendre morte à l'ombre du ventre défait/ Comme ces restes d'homme qui par milliers se noient sous le lagon au crépuscule d'un matin sans brumes* ». Histoire d'un cousin disparu, d'un pays de cadavres- debout, d'un archipel à la dérive, d'un peuple défait. Un récit tout en fragments, écrit depuis l'entrée nord du Canal de Mozambique, au rythme de l'idumbio — tradition comorienne de la complainte de deuil — en hommage aux victimes du tristement célèbre Visa Balladur.

À des milliers de kilomètres de l'Europe et de ses morts en mer, un archipel se trouve être depuis plus de vingt ans le théâtre d'un drame passé sous silence. Depuis 1995 et l'introduction du « visa Balladur » interdisant aux habitants des autres îles de l'archipel des Comores de rallier librement Mayotte, des embarcations traquées par la police française des frontières sombrent régulièrement, sans que personne n'en parle dans les médias. *Obsessions de lune / Idumbio IV*, lue aux Nouvelles Zébrures, dans le Limousin, aux Métallos à Paris, au Festival d'Avignon et sur le plateau du Saint-Gervais à Genève, parle des morts qui en résultent, entre Anjouan et Mayotte, et des responsables de cette tragédie.



© Gwenola Bastide

Ancien journaliste passé à la scène, **SOEUF ELBADAWI** anime aujourd'hui la plate-forme Washko InK. à Moroni, la compagnie de théâtre O Mcezo*Cie et le groupe de musique Mwezi WaQ. Après avoir collaboré des années durant avec RFI à Paris, il codirige, actuellement, la rédaction de la revue *Africultures* en France et publie le journal citoyen *Uropve* aux Comores. Il vit entre Paris et Moroni. Auteur publié en France et aux Comores, son écriture parle de la difficulté de la relation entre les êtres, lorsque viennent s'y mêler fantasmes et fictions collectives. Elle questionne la mémoire et le vécu politique de ses concitoyens. Soeuf Elbadawi conçoit également des installations à caractère pluridisciplinaire, faisant se rencontrer l'image, le son et le spectacle vivant.

LA CERISAIE

CHRISTIAN BENEDETTI

DU 5 AU 24 MARS 2018 À 20H30
RELÂCHE LE DIMANCHE

TEXTE ANTON TCHEKHOV
TRADUCTION BRIGITTE BARILLEY CHRISTIAN
BENEDETTI LAURENT HUON
MISE EN SCÈNE CHRISTIAN BENEDETTI
LUMIÈRE DOMINIQUE FORTIN
RÉGIE GÉNÉRALE CYRIL CHARDONNET
COUTURE ET FINITIONS OLIVIA LEDOUX

AVEC : BRIGITTE BARILLEY, ALIX RIEMER,
HÉLÈNE VIVIÈS, PHILIPPE CRUBEZY,
CHRISTIAN BENEDETTI, ANTOINE AMBLARD,
PHILIPPE LEBAS, LISE QUET, NICOLAS
BUCHOUX, HÉLÈNE STADNICKI, JEAN-PIERRE
MOULIN, CHRISTOPHE CAROTENUTO.
Et la voix de JENNY BELLAY

MACHINERIE ANTONIO RODRIGUEZ
GRAVURE SUR BOIS ET RÉALISATION DU CHIEN : ERIC DEN HARTOG
SONS : WILFRIED WENDLING

MERCI À BÉATRICE PICON-VALLIN pour son regard affectueux et aiguisé.

PRODUCTION : THÉÂTRE STUDIO
CO-PRODUCTION : LES NUITS DE FOURVIÈRES - GRAND LYON MÉTROPOLE / POLE CULTUREL
d'ALFORTVILLE et l'équipe des comédiens.
SOUTIEN DE L'ADAMI
PARTICIPATION ARTISTIQUE DE L'ENSATT

Jouer La Cerisaie en vaudeville, il n'y a rien d'une proposition iconoclaste, mais une invitation suggérée par le texte même. Et pourtant c'est une pièce sur la mort. Le personnage principal c'est la maison, le domaine, la Russie qui est notre Cerisaie dit Trofimov. Les personnages sont inexistantes, ils n'existent que par leur relation avec La Cerisaie. C'est une pièce de troupe. Tout doit être toujours à côté, trop tôt, trop tard, excessif ou insuffisant... depuis le train manqué au début et cette bougie inutile dans la lumière de l'aube, jusqu'aux fiançailles manquées, aux objets perdus, aux queues de billard cassées, au domaine vendu, aux cerisiers abattus, aux illusions projetées sur l'avenir qui le change d'avance en ratage, une sorte de préfiguration de la Russie réduite à la mendicité.

Cette pièce est abstraite comme une symphonie de Tchaïkovski et il faut avant tout, y percevoir des sons.

Une démangeaison.

Et puis ce fil tendu qui casse ...

Firs : Avant le malheur ça faisait ce bruit ...

Gaev : Avant quel malheur ?

Firs : Avant la liberté.

Et puis, après les derniers mots de Firs "Eh toi, l'inapte !". C'est peut être bien le fil de la vie.

La pièce commence, ils sont en retard... c'est demain... et demain... demain... c'est déjà aujourd'hui !

Christian Benedetti

Pour conclure la deuxième partie de notre tournée, nous reprenons La Cerisaie avant la création d'Ivanov à l'automne 2018 et la réalisation de l'intégrale du « Projet Tchekhov » dans le cadre du festival du Printemps des comédiens à Montpellier en juin 2019.

QUELQUES EXTRAITS DE PRESSE

« Christian Benedetti excelle à monter (et à jouer) Tchekhov à cru, sans décor, à toute vitesse, presque brutalement. On en entend que mieux le texte. Au plus saignant. Et sans pathos. Après *La Mouette*, *Oncle Vania*, *Les Trois Sœurs*, il continue son cycle avec cette *Cerisaie* étrangement plus légère. En pleine lumière, salle allumée pour que le public soit davantage encore partenaire de l'aventure, on assiste ici à la fin d'un vieux monde aristocratique irresponsable pour l'avènement d'une société bourgeoise efficace et libérale. Si la mort plane constamment, et ses fantômes, le dispositif nerveux et monacal, le jeu concentré à l'extrême des acteurs font un vif et électrique effet. »

Télérama - Fabienne Pascaud.

« Rugueuse, anguleuse, la mise en scène orchestre de façon vive et resserrée cette multiplicité de points de vue qui jamais ne s'accordent, car ces ratages et ces manques tragiques n'offrent aucune perspective. Ce sont des collisions instantanées, comme volées au temps, qui lient les personnages. Et parfois la choralité de l'ensemble se fige dans un silence nu qui peut être habité d'un détail fulgurant. Christian Benedetti souligne que *La Cerisaie* est une comédie qu'il faut jouer avec entrain. Ce qui frappe cependant, c'est la dimension rêche et cruelle des relations, qu'elles soient familiales ou sentimentales, domestiques ou économiques. C'est triste et lourd de chagrin. Et pourtant ils dansent. La pièce atteint parfois une forme d'abstraction qui évoque Beckett et ses beaux jours. Un tel parti pris nécessite un jeu choral et musical au cordeau, qui parvient à laisser voir sous la surface de la langue la poignante vérité de la vie : Tchekhov ne laisse pas le spectateur au bord de la route. Benedetti, qui interprète Lopakhine remarquablement, convoque pour cette pièce de troupe une équipe d'acteurs chevronnés dont certain(e)s sont pour l'instant encore un peu en-deçà de l'ensemble. Un travail nourrissant, qui appelle à questionner le défi de notre futur... »

La Terrasse - Agnès Santi

« On est captivé par cette manière originale de dresser le tableau d'un monde qui se meurt, d'une famille qui n'y comprend rien, à l'image de Firs (Jean-Pierre Moulin et ses airs de Michel Simon), le vieux serviteur oublié sur place au moment du départ. Ce dernier, avec son débit hésitant et son aliénation intériorisée, parle d'un « monde avant le malheur », évoquant les derniers instants d'un système qui va s'écrouler. Il lance à la cantonade : « La vie a passé comme si je n'avais pas vécu ». C'est souvent ce qu'on dit quand on ne comprend pas ce qu'on a vécu. « *La Cerisaie* » est une pièce sur la mort qui ne donne sa puissance qu'en étant jouée avec l'énergie de la vie. Tel est le rôle du théâtre, dont Tchekhov disait : « Il faut effrayer le public, c'est tout, il sera alors intéressé et se mettra à réfléchir une fois de plus ». Mission remplie. »

Marianne- Jack Dion

DÉCRIS-RAVAGE

ADELINE ROSENSTEIN

SPECTACLE EN DEUX PARTIES :

LE 29 ET 30 MARS : 1ERE ET 2EME PARTIE À 20H30

LE 31 MARS : INTÉGRALE À 19H30

TEXTES ÉCRITS OU RECUEILLIS ET MIS EN SCÈNE : ADELINE ROSENSTEIN

AVEC : OLINDO BOLZAN, LÉA DROUET, ISABELLE NOUZHA, ADELINE ROSENSTEIN, THIBAUT WENGER.

ESPACE : YVONNE HARDER

LUMIÈRE ET DIRECTION TECHNIQUE : CASPAR LANGHOFF

CRÉATION SONORE : ANDREA NEUMANN

REGARDS SCIENTIFIQUES : HENRY LAURENS, JULIA STRUTZ, TANIA ZITTOUN

DESSIN : VERENA KAMMERER

J'ai vu le spectacle en 2016 à Avignon.

J'ai été enthousiasmé par l'intelligence, la créativité, l'acuité politique, l'humour l'humilité de ce spectacle qui n'en est pas un ... c'est une conférence spectaculaire plutôt sur le "spectaculaire" conflit israélo-palestinien.

Adeline Rosenstein nous tend le miroir de notre responsabilité et nous pose la question de ce que nous sommes prêts à faire un fois que nous savons ...

Maintenant à vous de le découvrir et de savoir...

Christian Benedetti

DÉCRIS-RAVAGE propose une traversée historique et sémantique du dossier international appelé Question de Palestine. Ce spectacle retrace ainsi l'histoire des retrouvailles à partir de 1799 entre l'Occident et un petit territoire peuplé (!) aux enjeux imaginaires infiniment grands, Israël/Palestine/Terre Sainte. Entre théâtre documentaire et conférence inattendue, mêlant sources historiques, témoignages et œuvres de dramaturges arabes, Adeline Rosenstein y décrit autant 200 ans d'histoire palestinienne que les liens anciens entre l'Europe et cette partie du monde arabe. *DÉCRIS-RAVAGE* aborde ensemble l'art et l'histoire politique, montrant sans le dire comment les artistes ont participé, depuis Napoléon, à construire une représentation du peuple palestinien en victime, que l'on plaint tout en pensant savoir mieux que lui ce qui lui est nécessaire et vital.

Adeline Rosenstein



© Ronny Trocker

Née en 1971, **ADELIN ROSENSTEIN** a grandi à Genève, étudié à Jérusalem, Berlin, travaillé entre Buenos Aires, Berlin et Bruxelles, où elle vit depuis 2009. Formée au clown auprès de Pierre Dubey à Genève, tout en étudiant parallèlement l'histoire des religions et la sociologie, au jeu d'acteur à l'école d'acteurs Nissan Nativ de Jérusalem, puis à la mise en scène au Bat-HfS-Ernst Busch à Berlin. Basées essentiellement sur des entretiens et du matériau factuel développé par des chercheurs en sciences humaines, ses pièces touchent des problématiques de grande actualité, comme la question des clandestins et du droit d'asile, ainsi que l'évolution des discours sur la traite des femmes. Elle est également active dans le domaine associatif où elle réalise des ateliers radiophoniques avec des femmes en alphabétisation, et continue de travailler en tant que comédienne, dramaturge, metteur en scène et traductrice de l'allemand pour différentes compagnies de théâtre (Thibaut Wenger, Céline Ohrel, Chico Mello).

LE MONDE DANS UN INSTANT

CRÉATION

GAËLLE HERMANT

DU 5 AU 14 AVRIL 2018 À 20H30

RELÂCHE LE DIMANCHE

MISE EN SCÈNE GAËLLE HERMANT

AVEC JULES GARREAU, VICTOR GARREAU, VIVIANE HÉLARY, FRÉDÉRIC LAPINSONNIERE, AUDE PONS, LOUISE REBILLAUD
DRAMATURGIE : OLIVIA BARRON

COPRODUCTION LA CRIÉE

AVEC LE SOUTIEN DU DÉPARTEMENT DE LA SEINE-SAINT-DENIS, DANS LE CADRE DE L'IN SITU, ARTISTES EN RÉSIDENCE DANS LES COLLÈGES ET DU THÉÂTRE GÉRARD PHILIPPE, CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL DE SAINT-DENIS
AVEC LE SOUTIEN DU CENTQUATRE-PARIS
CORÉALISATION THÉÂTRE-STUDIO D'ALFORTVILLE

J'ai connu Gaëlle par Macha Makeieff lorsque nous avons rendez-vous pour parler du projet Tchekhov.

Puis ensuite elle s'est inscrite à un stage que je donnais à ARTA avec Béatrice Picon Vallin sur Tchekhov.

Et là je lui ai demandé si elle voulait être mon assistante pour le projet Tchekhov.

Elle a accepté, mais avant je devais recréer BLASTED et 4.48 PSYCHOSIS de Sarah Kane.

Elle a été mon assistante et mes "yeux" pour BLASTED.

Nous avons beaucoup parlé. Elle m'a parlé de son envie de son projet ... il fallait qu'elle le fasse.

Je lui ai dit qu'elle ne retravaillerait avec moi qu'après avoir réalisé son projet. Il le fallait.

Je n'ai rien vu, je ne sais rien, mais ma confiance est totale.

Je lui ai soufflé le titre...

LE MONDE DANS UN INSTANT

Maintenant à vous et moi de le découvrir

Christian Benedetti

En suivant la trajectoire de vie de six personnages en quête de bonheur, GAËLLE HERMANT offre une fresque générationnelle qui ausculte la jeunesse et sa capacité à incarner l'espoir.

Le monde dans un instant, c'est une tentative de réponse à la morosité ambiante, à l'uniformisation des pensées, mais c'est surtout un spectacle qui veut parler d'espoir, interroger la construction de chacun, son engagement dans sa propre vie et dans la société.

« Faire du théâtre aujourd'hui, écrire pour la scène, s'emparer d'un texte de théâtre ou aller chercher des textes non théâtraux pour tisser une écriture scénique est une manière de parler de notre monde, de se poser en tant que sujet (créateur) pour rendre compte d'une pensée en acte. » (Rafaëlle Jolivet-Pignon). À travers le parcours de différents personnages dont celui de deux frères, inspiré du film *Nos meilleures années* de Marco Tullio Giordana nous représentons la façon dont se déterminent les choix individuels de chacun en termes politiques, sociaux, et aussi amoureux. Un spectacle qui fait la part belle au plus intime, en associant toujours la petite et la grande histoire, les enjeux personnels et les enjeux les plus contemporains.



© G. Chapeleau

Formée à l'école Claude Mathieu,

GAËLLE HERMANT met en scène *L'Atelier* de Jean Claude Grumberg dans le cadre du Festival Premiers à la Cartoucherie de Vincennes (2011). Elle met en scène *Dites-moi qui je rêve*, d'après *Le journal d'un fou* de Gogol, qu'elle joue au Théâtre de Belleville, au TGP, dans le cadre de « Une semaine en Compagnie » (2013-2015). Elle a monté avec Jean Bellorini *Le rêve d'un homme ridicule* de Dostoïevski, dans le cadre du projet « Adolescence et territoires » de l'Odéon-Théâtre de l'Europe (2014). Elle est la collaboratrice artistique de Macha Makeïeff sur *Trissotin ou Les femmes savantes* de Molière (2014-2018) ainsi que sur sa prochaine création *La Fuite de Boulgakov* (2017-2018). Elle est aussi la collaboratrice artistique de Christian Benedetti sur *Blasted* et *4.48 Psychosis* (2017) de Sarah Kane au Théâtre-Studio d'Alfortville.

PARFOIS LE VIDE

JEAN-LUC RAHARIMANANA

LES 20 ET 21 AVRIL 2018 À 20H30

TEXTE ET MISE-EN-SCÈNE JEAN-LUC RAHARIMANANA
REGARD EXTÉRIEUR NINA VILLANOVA

AVEC RAHARIMANANA, GÉRALDINE KELLER

CRÉATION MUSICALE TAO RAVAO (CORDES)
JEAN-CHRISTOPHE FELDHANDLER (PERCUSSIONS, VOIX)

PRODUCTION THÉÂTRE D'IVRY ANTOINE-VITEZ
SOUTIEN THÉÂTRE STUDIO D'ALFORTVILLE, LE TARMAC, FRANCOPHONIE EN LIMOUSIN, LA VILLE
D'ORLÉANS. DIFFUSION EN COURS

C'est Christophe Adriani qui m'a fait connaître Raharimanana.

Ces textes sont comme une terre qu'on laboure.

*Il y a ce bégaiement de la langue, un travail sur la texture, la fabrication des mots et
paradoxe de la parole qui cherche le silence.*

Comment dire ... ?

La voix qui voudrait se taire mais n'y arrive pas, jusqu'à un point de tension, de résistance.

La langue cherche à dire l'indicible, l'atrocité.

Elle bégaye, se cogne, puis reprend son souffle.

L'écriture de ce texte est un face à face avec le vide et la violence.

*Rester debout sans en être contaminé, tout en peignant la beauté de l'être (peut-être pas du
monde, mais de l'être).*

Laisser une trace.

Cela parle très précisément des "mots gardés ».

Un personnage, entre les eaux et le ciel, parfois oiseau, souvent noyé/nageur. Il va vers, ou peut-être qu'il fuit... on dit qu'il migre. Appartient-il à une terre, à un pays? Un personnage, entre les eaux et le ciel, parfois rêve, souvent utopie/illusion. Il va vers, ou peut-être qu'il dérive... on dit qu'il envahit. Il converse avec son double noyé dans l'ombre et l'obscur.

« *Je suis de la horde des voleurs de songes, je suis de la horde des ripailleurs de voix, je suis de la horde des orpailleurs d'histoire, je ne suis pas, je suis, je ne vis pas, je vis, je n'existe pas, j'existe, je ne vis pas, je vous vise, je n'existe pas, je vous exige (...)* »

Faire acte poétique en prenant la voix et le plateau, ramener d'autres complices pour dire ce monde scandaleux, notre monde, d'aujourd'hui, d'hier déjà... (Raharimanana)

Raharimanana, accompagné de deux de ses complices, l'un plus différent que l'autre, **Tao Ravao** poly-instrumentaliste, créateur du blues malgache, virtuose des instruments traditionnels, et Jean-Christophe Feldhandler, compositeur et percussionniste contemporain, lit Parfois le vide, un texte écrit pour le théâtre et la musique.

Il reprend ainsi la tradition malgache des maîtres de la parole : reprendre voix et musique sur le récit du monde.

En cela, il est accompagné par Geraldine Keller, vocaliste, artiste lyrique qui se définit elle-même comme pneumo-facturière de matière sonore volatile.



©Jocelyn Maillé

Né en 1967 à Antananarivo, un DEA en littératures et civilisations en poche, et une première pièce de théâtre censurée, **JEAN-LUC RAHARIMANANA** devient journaliste pigiste à RFI. Il enseigne ensuite le français, métier qu'il quitte pour se plonger dans la littérature sans modération. S'attaquer aux mots et malaxer le sens jusqu'à ce que la musicalité des mots pénètre au plus profond du lecteur, devient sa préoccupation principale, tout en souhaitant ancrer la mémoire dans le corps, et faire acte de beauté dans le dire et l'écrit. Son œuvre va du roman à la poésie (*Nour*, 1947, éditions du Serpent à plumes, *Enlacements*, éditions Vents d'ailleurs) du théâtre à l'essai (*Le prophète et le président*, Ndzé éditions, *Madagascar*, 1947, Editions Vents d'ailleurs). Raharimanana est par ailleurs directeur de collection aux éditions Vents d'ailleurs, et parraine le Festival Plumes d'Afrique.

4.48 PSYCHOSIS / *BLASTED*

CHRISTIAN BENEDETTI

DU 15 MAI AU 23 JUIN 2018 À 20H

RELÂCHE DIMANCHE ET LUNDI

TEXTE SARAH KANE

MISE EN SCÈNE CHRISTIAN BENEDETTI

AVEC

4.48 PSYCHOSIS : HÉLÈNE VIVIÈS

BLASTED: CHRISTIAN BENEDETTI, JEAN-PHILIPPE RICCI, MARION TRÉMONTELS

PRODUCTION : THÉÂTRE-STUDIO

AVEC LA PARTICIPATION ARTISTIQUE DU JEUNE THÉÂTRE NATIONAL

DURÉE :

4.48 PSYCHOSIS : 1h10

ENTRACTE DE 45 MINUTES

BLASTED : 1h30

« ... Pour moi se dessine une ligne claire qui part de *BLASTED*, en passant par *PHAEDRA'S LOVE*, pour aboutir à *CLEANSED*, *CRAVE* et cette dernière pièce. Où est-ce que ça va ensuite, je ne sais pas trop.»

SARAH KANE, Novembre 1998

« Il y a chez Sarah Kane une clairvoyance radicale sur ce qu'est le monde »

Entretien de Christian Benedetti avec Fabienne Darge pour Le Monde du 30.01.2017

Comment avez-vous connu Sarah Kane ?

Par le grand auteur britannique Edward Bond. C'est lui qui m'a apporté ses pièces, qui n'étaient pas encore traduites en français, et qui m'a dit : « Lis ça. » J'ai lu, et j'ai été stupéfait. C'était du jamais lu, du jamais-vu. Et quand j'ai voulu créer *Blasted*, aucun acteur n'a voulu le jouer... Comme les critiques anglais l'avaient écrit, ils trouvaient que c'était un théâtre provoquant, pornographique. Personne ne voyait ce qui se cachait derrière. Finalement, c'était rassurant de se dire que c'était un théâtre choquant, sexuel.

Avez-vous eu le temps de la rencontrer avant sa mort ?

Oui, nous nous sommes vus pour la première fois en 1997. Et là aussi, j'ai été surpris. Quand on lit son théâtre, on s'attend à rencontrer quelqu'un de totalement destroy. Or pas du tout. Sarah Kane était une femme extraordinairement discrète, attentionnée et drôle, qui était capable de vous sortir de but en blanc une remarque très directe : un être complet et complexe. Aucune folie chez elle, mais elle cherchait un absolu dans tout : dans la religion, l'amour, la vie, la littérature... Pour moi, elle était comme un camion à contresens sur l'autoroute, sauf que sur l'autoroute il y a des aires de repos. Il y avait chez elle une détermination, une force de vie extraordinaire.

Vous montez ensemble sa première et sa dernière pièce. Pourquoi ?

Ce qui m'intéressait, c'était de faire apparaître le lien évident de l'une à l'autre, de montrer la flèche de son écriture. Ce qu'il y a de très fort chez Sarah Kane – et je vous dis cela en tant que grand lecteur de pièces contemporaines –, c'est qu'elle tranche avec la plupart des auteurs, qui se mettent toujours du bon côté. Ils disent : « Je vais vous montrer combien le monde est dégueulasse, mais moi, bien sûr, je n'en suis pas. » Alors que Kane comme Bond ne sont jamais du bon côté : ils se mettent dedans. Ils affrontent l'implacable, la réalité dans laquelle nous sommes tous.

Comment résonne-t-il, aujourd'hui, ce théâtre qui a une vingtaine d'années ?

Blasted fait un écho puissant avec aujourd'hui. La pièce met en scène Ian, un journaliste de faits divers, raciste, sexiste et homophobe, et Cate, une jeune femme qui est tout son contraire, avec qui il a vécu en couple à un moment. Et tout à coup, la guerre fait irruption dans la chambre. Quand elle a écrit la pièce, Sarah Kane ne savait pas où elle allait, avec cette histoire d'un homme et d'une femme dans un hôtel. Elle regardait la télévision, où se succédaient les images de la guerre en ex-Yougoslavie. C'est à partir de là qu'elle s'est posé la question du rapport qui pouvait exister entre un viol commis dans une chambre d'hôtel à Leeds et le viol utilisé comme arme de guerre en Bosnie. Pour elle, il était évident que l'un était la graine, et l'autre l'arbre.

Et aujourd'hui ?

C'est la même chose. On ouvre la porte, et la guerre est là. J'aurais préféré ne pas avoir à remonter le théâtre de Sarah Kane, cela signifierait qu'on a avancé, depuis vingt ans. Mais ce n'est pas le cas. Le monde bégaie. Antoine Vitez, déjà, disait que nous sommes condamnés à recommencer les mêmes images, redire les mêmes paroles, refaire les mêmes gestes. On n'a tiré les leçons de rien. C'est pour cela que Kane est pour moi une auteure essentielle, en cinq pièces, elle a fait la cartographie du monde. Ce n'est pas pour rien qu'Edward Bond a dit de *Blasted* que c'était « la seule pièce contemporaine [qu'il aurait] aimé écrire » et que son théâtre était révolutionnaire.

En quoi l'est-il, par rapport à celui de Bond, justement ?

Elle est dans la même lignée, mais elle se place différemment. Bond dit : on devrait avoir peur du futur, car on y est déjà allé. Ses pièces, souvent, se projettent dans un futur qui est en fait notre passé et notre présent. Kane parle du présent immédiat. Mais sans que son théâtre soit un « théâtre de symptômes » comme c'est si souvent le cas aujourd'hui, où l'on dit : « La guerre c'est mal, c'est triste, il y a des morts », ce qui ne provoque pas grand-chose. Avec Kane apparaît un théâtre post-apocalyptique, qui vient après Beckett, après Bond.

Est-ce qu'il n'y a pas une forme de malentendu sur la célébrité de Sarah Kane, qui en ferait une sorte d'Amy Winehouse du théâtre, mais sans que l'on sache ce que cette image recouvre comme œuvre ?

Il est vrai que Kane est une grande dramaturge, nourrie par toute l'histoire du théâtre. Elle remonte jusqu'aux Grecs, passe par Shakespeare – dans *Blasted*, le parcours de Ian évoque celui de Lear –, par le *Woyzeck* de Büchner... Il y a chez elle une clairvoyance radicale sur ce qu'est le monde, mais elle a en même temps un grand sens de la métaphore, de la poésie, devenu très rare aujourd'hui. Un jour, je l'ai emmenée à la Tate Modern voir les petites sculptures de Giacometti, et je lui ai dit : « Pour moi, ton théâtre, c'est ça... » Elle en avait les larmes aux yeux.

QUELQUES EXTRAITS DE PRESSE

Quand Sarah Kane affronte, incarne et dépasse encore dans *Blasted* la violence de soi et des autres ; puis la retourne, épuisée, contre elle-même dans *4.48 Psychosis*. Parcours obligé d'une surdouée à la sensibilité exacerbée aux choses et aux êtres. « *Je n'ai aucun désir de mort aucun suicidé n'en a jamais eu. Regardez-moi disparaître, regardez-moi disparaître regardez-moi, regardez-moi regardez. C'est moi-même que je n'ai jamais rencontrée, dont le visage est encollé au verso de mon esprit.* » Tels sont les derniers mots de cet admirable soliloque sans pathos aucun. D'autant plus bouleversant qu'il est clinique et glacé. Monter les deux pièces, tel le diptyque d'une « passion » quasi religieuse est un geste magnifique qu'a eu Christian Benedetti.

Il traque et célèbre à la fois une œuvre qui écorche, blesse, coupe le souffle mais fait mieux voir aussi et comprendre —et aimer ? — le désordre atroce du monde.

Télérama- Fabienne Pascaud

Blasted et 4.48 Psychosis

Après les avoir créées en France il y a presque vingt ans, Christian Benedetti reprend la première et la dernière pièce de Sarah Kane, éclairant autant l'œuvre de la dramaturge que son amer héritage politique.

Edward Bond disait, à propos de *4.48 Psychosis*, « cet avis de suicide est votre nécrologie ». Difficile de mieux résumer l'impression que provoquent les deux pièces, agencées en diptyque par Christian Benedetti. *Blasted* est la première pièce écrite par Sarah Kane.

« *Après 4h48 je ne reparlerai plus* », écrivait-elle ; son suicide a mis un point d'orgue à son œuvre après ce texte. Cancer, alcoolisme, viols répétés, cannibalisme, insultes et tortures sur fond de guerre civile, *Blasted* décrit l'anéantissement d'une civilisation raciste, paranoïaque et sanguinaire. (...)

Christian Benedetti, Marion Trémontels et Yuriy Zavalnyouk dans la première pièce, Hélène Viviers dans la seconde, interprètent les personnages de cette démence en deux volets avec une vérité et une intensité époustouflantes.

La Terrasse- Catherine Robert

Il y a vingt ans, Christian Benedetti créait à Alfortville (Val-de-Marne) le Théâtre-Studio avec *Sauvés*, une pièce d'Edward Bond. L'auteur anglais fut un auteur associé au lieu comme, par la suite, l'ex-Yougoslave Biljana Srbljanovic ou le Britannique Mark Ravenhill. Très vite la salle de ce petit théâtre, érigé sous une charpente en bois qui en fait le charme et pourvu d'un bar avenant, allait devenir un des lieux de la création contemporaine. Soit par les créations de son directeur, soit par une constante politique d'accueil et de coproductions. Par ailleurs, Christian Benedetti allait entretenir des relations d'échanges avec des théâtres roumains, hongrois, biélorusse, contribuant à faire connaître des auteurs comme Gianina Carunariu.

En 2000, il entraînait dans l'écriture détonnante de Sarah Kane en créant *Blasted* (traduit par Lucien Marchal sous le titre *Anéantis*) aux Amandiers de Nanterre puis au Théâtre-Studio, et, l'année suivante, *4.48 Psychosis*, toujours à Alfortville. Il devait mettre en scène à nouveau ces pièces en y ajoutant *Crave* dans une version roumaine en 2002, etc.

Depuis 2011, Christian Benedetti se voue à son autre passion : Tchekhov. La saison prochaine, il compte représenter l'intégralité du théâtre de l'auteur russe (six grandes pièces et neuf pièces en un acte) au Théâtre-Studio.

Pour l'heure, il revient à Sarah Kane en mettant en scène une nouvelle fois sa première et sa dernière pièce : *Blasted* et *4.48 Psychosis*. La première est vraiment une « première pièce » : osée, provocatrice, extrême, déchirée. La seconde est vraiment une pièce testamentaire : Sarah Kane y parle de suicide et se suicidera effectivement peu après (la création scénique de la pièce sera posthume). Écouter le texte de ces deux pièces, deux soirs de suite ou dans la même soirée, nous fait entrevoir le chemin fulgurant d'une écriture entre la création de *Blasted* au Royal Court Theatre en 1995 et le suicide de Sarah Kane en février 1999.

Médiapart- Jean-Pierre Thibaudat

INFORMATIONS PRATIQUES

TARIFS :

- tarif plein : 20 €
- tarif réduit : 15€ (étudiants, demandeurs d'emplois, seniors, intermittents, moins de 30 ans)
- tarifs réduit ++ : 10€ (moins de 16 ans, bénéficiaires du RSA/RMI, habitants d'Alfortville)

ATTENTION : pour le spectacle ***Décriis-Ravage*** les tarifs ne sont pas les mêmes :

- tarif plein : 22 €
- tarif réduit : 17€
- tarif abonnement Pôle culturel : 15€
- tarif abonnement -25ans Pôle culturel : 12€

Les places donnent accès à l'intégralité du spectacle, en deux soirées ou à l'intégrale du samedi.

RÉSERVATION :

- par téléphone : 01 43 76 86 56 du lundi au vendredi de 14h à 18h
- par mail : reservation.theatre.studio@gmail.com
- via nos partenaires : Billet Reduc / TicketOnLine
- via notre Billeterie en ligne

Paiement : espèce, chèque (à l'ordre du Théâtre-Studio) ou CB

Les places réglées ne sont ni échangeables ni remboursables

SE RENDRE AU THÉÂTRE-STUDIO

Adresse : 16 Rue Marcelin Berthelot 94140 Alfortville

- en voiture

Au départ de Paris - Porte de Bercy.

Prendre la sortie en direction de A5 / Troyes / Metz / Nancy / Marne La Vallée / Créteil.

Rejoindre l'autoroute A4 direction Metz / Nancy, sortie 3 Maisons Alfort / Alfortville / Saint Maurice.

Arrivé au carrefour de la résistance, prendre la direction Ivry sur Seine / Alfortville.

Après le pont SNCF, prendre la rue Véron (3ème rue à gauche) puis la rue Leroux (1ère rue à droite) puis à droite rue Marcelin Berthelot.

- en métro : ligne 8 arrêt Ecole Vétérinaire de Maison Alfort

Prendre la sortie 2 ou 3, escalier sur votre droite puis tout droit vers le carrefour de la Résistance. Prendre la 2ème rue sur votre gauche, direction Alfortville/Ivry. Vous remontez successivement la rue Eugène Renault puis sous le pont SNCF, la rue du Général de Gaulle. Après le passage du pont, la rue Marcelin Berthelot est la 4ème rue sur votre gauche. (9 minutes)

A la sortie du métro, possibilité de prendre le bus 103 direction Marché de Rungis ou Rouget de Lisle, arrêt Charles de Gaulle.

- en bus : 103, 125, 325, 24

Arrêt : Charles De Gaulle / Chinagora